



**HAL**  
open science

## Jean Lahor lecteur de Heredia, Heredia lecteur de Jean Lahor

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Jean Lahor lecteur de Heredia, Heredia lecteur de Jean Lahor. Bulletin d'études parnassiennes et symbolistes, 2005, 35, pp.15-21. hal-04059198

**HAL Id: hal-04059198**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04059198>**

Submitted on 5 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Jean Lahor lecteur de Heredia, Heredia lecteur de Jean Lahor

Henri Cazalis, qui prit comme nom de plume Jean Lahor à partir de 1868, fit la connaissance de Heredia vraisemblablement trois ans plus tôt, au moment où le groupe des amis de Catulle Mendès et celui des amis de Leconte de Lisle commencèrent à se réunir. Depuis longtemps déjà il était lié aux milieux littéraires où se prépara la naissance du mouvement parnassien. Ami d'Emmanuel des Essarts, qui le fit entrer à *L'Artiste* en 1859 et à *L'Abeille impériale* en 1860, il aurait dû collaborer au *Guignol*, fondé par le père de son ami en 1863, mais la revue disparut trop tôt. Des Essarts le présenta à Mendès vers 1861, à Mallarmé au printemps de 1862 et à Nina Gaillard, la future Nina de Villard, la même année.

Sous le pseudonyme de Jean Caselli, Cazalis publia en juin 1865 son premier recueil de vers et de prose mêlés, *Vita tristis* : l'influence du pessimisme de Leconte de Lisle y est forte. Ce volume ne figure pas dans le catalogue de vente de la bibliothèque personnelle de Heredia, qui possédait en revanche tous les autres recueils de l'auteur avec des envois autographes<sup>1</sup>. Cette absence corrobore l'idée que la première rencontre entre les deux poètes n'eut pas lieu avant 1865. Mais il est improbable que cette rencontre se soit produite plus tard : Cazalis fut parmi les premiers à fréquenter les soirées de Mendès, le salon d'Augusta Holmès et l'entresol de la librairie Lemerre, où fut élaboré le projet du *Parnasse contemporain*.

Au premier recueil collectif des Parnassiens, Cazalis confia huit poèmes. Il partagea la onzième livraison, celle du 12 mai 1866, avec Mallarmé. Deux ans plus tard, il publia le poème « Pensées orientales » dans la *Revue des lettres et des arts* de Villiers de l'Isle-Adam<sup>2</sup>, à laquelle collaborèrent les principaux Parnassiens, notamment Heredia<sup>3</sup>. Jean-Baptiste Nicolas donna à cette revue quelques extraits de sa traduction des *Quatrains* d'Omar Kheyam<sup>4</sup> : ce sont eux qui donnèrent probablement l'idée à Cazalis de mettre en vers français vingt quatrains du poète persan (*Quatrains d'Omar Kheyam*, Lemerre, 1907) et d'employer la forme du quatrain pour exprimer les pensées d'Al Ghazali (*Les Quatrains d'Al Ghazali*, Lemerre, 1896). Toujours en 1868, le poète publia chez Lemerre son premier recueil signé Jean Lahor, *Melancholia*, où il se fait l'adepte de l'art pour l'art et sacrifie à l'exotisme parnassien. Il contribua à toutes les autres manifestations collectives du mouvement : les *Sonnets et eaux-fortes* en 1869, le deuxième *Parnasse contemporain* en février 1870, *Le Tombeau de Théophile Gautier* en 1873 et le troisième *Parnasse contemporain* en 1876.

Son meilleur recueil fut *L'Illusion*, publiée chez Lemerre en 1875 et augmentée de nombreux poèmes en 1888, 1893 et 1897. L'évocation de l'orient et des doctrines philosophiques de l'Inde y témoignent de l'influence de Leconte de Lisle. En 1852, l'auteur des *Poèmes antiques* avait insisté à la fin de « Bhagavat » sur le rôle essentiel de

L'invisible Mâyâ, créatrice du monde,  
[...]  
L'unique, l'éternelle et sainte Illusion.

---

<sup>1</sup> Voir Henri Leclerc, *Catalogue de livres modernes et de livres anciens provenant de la bibliothèque de feu M. José-Maria de Heredia*, Paris, Henri Leclerc, 1906, t. I, p. 43, n° 244, 245 et 246.

<sup>2</sup> Henri Cazalis, « Pensées orientales », *Revue des lettres et des arts*, 2 février 1868.

<sup>3</sup> Heredia, « La Dogaresse » et « Soleil couchant », *ibid.*, 27 octobre 1867 et 16 février 1868.

<sup>4</sup> Omar Kheyam, « Quatrains », trad. Jean-Baptiste Nicolas, *ibid.*, 23 février 1868. L'Imprimerie impériale publia la traduction complète des *Quatrains de Kheyam* par Jean-Baptiste Nicolas en 1867.

Le poème « Rébellion », qui ouvre le recueil de Jean Lahor en 1875, est dédié « Au cher et vénéré maître, M. Leconte de Lisle ». Pourtant, dans une note autobiographique publiée à titre posthume, le poète s'est défendu d'avoir jamais été son disciple<sup>5</sup>.

Jean Lahor envoya la première édition de *L'Illusion* à Heredia avec une dédicace en vers qui prouve son admiration pour le sonnettiste :

Cher José de Heredia,  
Esprit ardent qu'incendia  
Le torride azur du tropique,  
Je suis un humble et ne me pique,  
Ô maître, fier Conquistador,  
D'avoir jamais vos rimes d'or.  
Mais je vous aime et vous admire,  
Et le bouddhiste souriant,  
En ces vers, vous offre la myrrhe  
Et l'encens pur de l'Orient<sup>6</sup>.

Deux ans plus tard, dans une lettre du 15 décembre 1877, il le félicita de sa traduction de la *Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* de Bernal Diaz, dont le premier tome venait de paraître chez Lemerre. Il apprécia surtout la préface, qui retrace la jeunesse de Cortez et dresse un tableau pittoresque de l'Espagne au début du XVI<sup>e</sup> siècle :

Mes compliments bien sincères, cher ami.

Vous avez su d'une traduction faire une belle œuvre, et très délicate, d'artiste et de patricien : c'est une œuvre comme je les aime, définitive. Votre préface est avec quelques pages de Michelet, de Taine, de Paul de Saint-Victor ce que je connais de meilleur et de mieux peint ou de de mieux écrit sur la splendide Renaissance. Pourquoi ne feriez-vous pas l'histoire de la Renaissance en Espagne ? Ce serait digne de vous, et votre style si rare, si riche et si pompeux, qui sait être tout à la fois si espagnol et si français, comme aussi votre élégance native, vous font seul en ce moment-ci capable de mener à bien une si belle entreprise. Pensez-y. Votre traduction est parfaite : il semble vraiment qu'on lit le texte, rude et naïf. J'ai trouvé un intérêt si vif en cette lecture, qui me rappelait celle du *Crusoë*, que pour connaître la suite j'ai couru chez un de mes amis, afin de lui emprunter Jourdanet<sup>7</sup>. Pardonnez-moi Jourdanet : mettez mes respectueux hommages aux pieds de madame de Heredia, et croyez-moi votre très dévoué

H. Cazalis<sup>8</sup>

La traduction de Heredia se distingue de celle de Denis Jourdanet par le recours à des archaïsmes de langue qui restituent l'âpreté du style de Bernal Diaz. Leconte de Lisle avait employé cette méthode pour traduire Homère en 1866. Véritable morceau de bravoure, la préface de la *Véridique Histoire* fut louée par Barbey d'Aurevilly, pourtant d'ordinaire hostile

---

<sup>5</sup> *Œuvres choisies de Jean Lahor*, Paris, Librairie des Annales, 1943, p. XXXI.

<sup>6</sup> Dédicace autographe de *L'Illusion* à José-Maria de Heredia, publiée par Henri Leclerc, *op. cit.*, t. I, p. 43, n° 244.

<sup>7</sup> Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, trad. Denis Jourdanet, Paris, Lahure, 1876 ; rééd. Paris, Masson, 1877.

<sup>8</sup> Lettre inédite de Cazalis à Heredia, 15 décembre 1877, Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5686, f. 182.

aux Parnassiens<sup>9</sup>, et par Flaubert, qui en déclamait volontiers des passages dans le salon de la princesse Mathilde<sup>10</sup>.

Heredia attendit près de trente ans avant de rassembler ses meilleurs sonnets dans son recueil unique de 1893. Mais il veilla toujours soigneusement à leur diffusion auprès d'une élite littéraire capable d'assurer leur réputation. La lettre suivante de Cazalis est sans doute une réponse à l'envoi d'un tiré à part de la *Revue des deux mondes* contenant des sonnets de Heredia :

Merci cordialement, cher ami. Je n'ai pu vous venir voir, parce que j'étais en Belgique, et qu'au retour je me suis fait une encoche au tibia qui depuis 12 jours me retient à la chambre, même au lit. Vos beaux sonnets ont été, paraît-il, les gâteaux de miel qui ont adouci et vaincu le gardien farouche de la *Revue des deux mondes*<sup>11</sup>. On dit que vous le domptez aisément, et le convertissez peu à peu à la religion de la Poésie moderne. Je vous crois sans peine vous sachant sans reproche.

Veillez mettre aux pieds de mad[ame] de Heredia mes affectueux respects ; et croyez à ma bien profonde amitié.

H. Cazalis<sup>12</sup>

Une note au crayon, due probablement à un conservateur de bibliothèque, indique la date de janvier 1889. Mais c'est en janvier de l'année précédente que Heredia publia treize sonnets dans la *Revue des deux mondes*<sup>13</sup> : la lettre serait donc plutôt de 1888.

Lorsque parurent enfin *Les Trophées*, Cazalis fit part à l'auteur de ses impressions :

Je quitte vos vers, mon cher ami, pour y bientôt et souvent revenir, les yeux pleins de lumière, l'âme heureuse et sereine, comme au sortir d'une galerie d'antiques, ou de ces salles de la Renaissance, que fleurissent de belles épées et la splendeur des émaux rares<sup>14</sup>. Mais vous me désespérez par cette perfection que je n'ai pu atteindre ; et la passion, l'émotion, le trouble que je laisse en mes vers ne valent pas cette sérénité absolue des vôtres. Enfin je vous admire, vous envie et vous aime ; et je partage avec tous vos vrais amis la joie de ce beau triomphe, cher victorieux, qui nous apportez ces clairs trophées de marbre blanc.

Je serre cordialement vos mains, et veuillez me mettre, cher ami, aux pieds de madame de Heredia, que je viendrai quelque jour féliciter aussi.

---

<sup>9</sup> Barbey d'Aurevilly, « *Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* », *Le Constitutionnel*, 25 février 1878, p. 3.

<sup>10</sup> Voir Antoine Albalat, *Gustave Flaubert et ses amis*, Paris, Plon, 1927, p. 82-86.

<sup>11</sup> Le Cerbère de la *Revue des deux mondes* est Ferdinand Brunetière. Secrétaire de rédaction depuis 1877, il deviendra directeur de la revue en 1894. Les premiers sonnets que Heredia y publia furent ceux du triptyque « Persée et Andromède » le 15 mai 1885. Il en donna ensuite treize en janvier 1888, dix en mai 1890 et sept en février 1893.

<sup>12</sup> Lettre inédite de Cazalis à Heredia, [janvier 1888], Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5686, f. 183.

<sup>13</sup> « Le Chevrier », « Les Bergers », « Épigramme votive », « Épigramme funéraire », « À Sextius », « Pour le vaisseau de Virgile » et « Médaille antique » furent publiés sous le titre « Épigrammes et bucoliques » dans la *Revue des deux mondes* le 1<sup>er</sup> janvier 1888. Dans le numéro du 15 janvier parurent, sous le titre « Hercule et les centaures », les sonnets « Némée », « Stymphale », « Nessus », « La Centauresse », « Centaures et Lapithes » et « Fuite de centaures ».

<sup>14</sup> Allusion à la troisième section du recueil, « Le Moyen Âge et la Renaissance », qui comporte des sonnets sur les armes anciennes, comme « L'Épée » et « L'Estoc », et d'autres sur l'art de l'émail, comme « À Claudius Popelin », « Émail » et « Rêve d'émail ».

Une note au crayon date cette lettre de mars 1893. La première édition des *Trophées* fut mise en vente le 16 février 1893 ; la deuxième, qui comporte un sonnet de plus, « Le Thermodon », parut en librairie le 17 mars 1893. Pourquoi Henri Cazalis aurait-il attendu la deuxième édition pour lire le recueil de son ami et pour le remercier ? Heredia, qui ne pouvait pas savoir que la première édition serait si rapidement épuisée qu'il en faudrait une deuxième, n'a sans doute pas attendu un mois pour lui envoyer *Les Trophées*. Une fois encore, la note indiquée au crayon est problématique : la lettre date plus vraisemblablement de la deuxième quinzaine de février.

Dans sa dédicace en vers de 1875, Cazalis considérait déjà Heredia comme un maître et reconnaissait la supériorité de son talent sur le sien. À en croire Fernand Calmettes, les Parnassiens auraient eu des doutes sur la valeur poétique de Cazalis, se défiant de son « décorum idéaliste » et de ce qu'ils appelaient son « chrysocale<sup>16</sup> ». Calmettes rappelle que Mendès ne parle pas de Cazalis dans *La Légende du Parnasse contemporain* en 1884 et il affirme que les Parnassiens classaient le poète en deuxième ou troisième ordre<sup>17</sup>. Ce n'était sans doute pas l'avis de Heredia. Nous avons retrouvé parmi ses manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal cette notice élogieuse écrite de sa main :

#### Cazalis

Ce n'est pas sans raison que le poète de *L'Illusion* a choisi le nom de Lahor<sup>18</sup>. Si sa [poésie *mot biffé*] langue est bien française, son inspiration est tout orientale. Mayâ, l'illusion divine lui fait voir le monde, la vie, la mort et l'Amour, à travers le prisme changeant d'une philosophie à la fois stoïque et tendre<sup>19</sup>. Il chante, en vers d'un lyrisme puissant et attendri, toutes les manifestations éphémères de la vie qui lui semble d'autant plus belle et grande qu'elle aboutit au Nirvana. « Le sage aime le calme et la douceur des plantes<sup>20</sup> » est un vers de lui qui caractérise assez bien son sentiment de panthéisme résigné et de passivité devant la force des choses. Ses vers sont d'une allure élégante et souple, ses images neuves et singulières, d'une musique charmante. C'est un excellent poète, original et noble, profond et délicat<sup>21</sup>.

Le vers cité par Heredia appartient à un poème recueilli dans la deuxième édition de *L'Illusion* : la notice ne peut donc être antérieure à 1888. Celle qui se trouve dans le deuxième

---

<sup>15</sup> Lettre inédite de Cazalis à Heredia, [février 1893], Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5686, f. 184. Sur papier au chiffre « HC ».

<sup>16</sup> Fernand Calmettes, *Un demi-siècle littéraire : Leconte de Lisle et ses amis*, Paris, Librairies-Imprimeries réunies, [1902], p. 282.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>18</sup> Lahore est le nom d'une ville du Pendjab sur laquelle régnèrent Djihan-Guîr et Aurang-Ceyb, protagonistes du poème de Leconte de Lisle « Djihan-Arâ » dans les *Poèmes barbares*. Au v. 75 de son poème, Leconte de Lisle mentionne la ville de Lahor, qu'il orthographe sans *e*, contrairement à l'usage de l'époque. Peut-être Cazalis lui doit-il son pseudonyme.

<sup>19</sup> La première section de *L'Illusion* s'intitule « Chants de l'amour et de la mort », la dernière « Vers stoïciens ».

<sup>20</sup> Heredia cite le premier vers du poème « Calme des plantes », recueilli dans la deuxième édition de *L'Illusion* en 1888. Le vers exact est : « Le sage aime la paix et la douceur des plantes. »

<sup>21</sup> Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 13547, f. 18 r<sup>o</sup>.

tome de l'*Anthologie des poètes français du XIX<sup>e</sup> siècle*, publiée chez Lemerre, est signée de Paul Bourget<sup>22</sup>.

Le 11 mai 1889, Heredia écrivait à l'académicien Dumas fils :

À propos d'Académie, laissez-moi vous recommander mes deux vieux complices, Léon Dierx et Cazalis (Jean Lahor) qui se sont présentés à l'Académie pour l'un des prix de poésie<sup>23</sup>.

L'Académie couronna la deuxième édition de *L'Illusion*. La notice composée par Heredia était peut-être destinée à soutenir la candidature de Jean Lahor ; elle a pu paraître sans nom d'auteur dans le bulletin bibliographique de quelque revue, ce qui expliquerait qu'elle n'ait jamais été répertoriée parmi les articles publiés par le poète.

Heredia et Jean Lahor se sont donc intéressés pendant de longues années aux œuvres l'un de l'autre. Leconte de Lisle, leur modèle commun, les rapprochait. Pourtant, on ne trouve guère trace dans leurs poèmes d'une quelconque influence réciproque.

Yann MORTELETTE

---

<sup>22</sup> Paul Bourget, « Henri Cazalis » dans *Anthologie des poètes français du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Alphonse Lemerre, t. II, [1887-1888], p. 423.

<sup>23</sup> Lettre de Heredia à Dumas fils, 11 mai 1889, publiée par Mythophylacte dans « Nos échos », *Quo vadis*, janvier-mars 1952, p. 107.